Un étrange sourire sur les levres, Ali se tient face a moi. Ma poitrine brule de froid. Tétanisé devient mon troisieme prénom. Je ne sais pas quoi faire..Sa casquette relevée sur la tete pour que je puisse le reconnaitre, ce fugitif que je n’ai pas vu depuis une vie continue a me fixer en souriant. Je reste figé, sans rien dire.

Il m’aide en me poussant pour entrer chez moi et en refermant vite la porte sur mon hésitation bloquée.

* Oh Issam, tu m'as pas reconnu?

Je choisis de faire comme si je reconnaissais l'ami d'il y a trente ans mais pas le portrait que les flashs infos nous demandent de balancer a la police. On se fait la bise comme si je n’avais jamais vu sa gueule sur mon écran plat. Il pose son sac a dos par terre et je lui demande comment il va, comme si son nom et son prénom n'appartenaient qu'au décor de mes souvenirs d' enfance et n’avaient jamais rejailli à mes oreilles dans la voix d’une présentatrice télé. Je l'invite ensuite à me suivre comme si aucun attentat n’avait été commis à Paris ces derniers jours. Si seulement j’avais eu la bonne idée de regarder par l’œil de bœuf avant d’ouvrir...J'aurais pu faire le mort. Au lieu de foutre ma vie en l'air... Je force un nouveau sourire de retrouvailles et lui propose de s'installer au salon en partant chercher une bouteille de vin avant de me raviser pour un jus de fruit, mes pas revenant du réfrigérateur en toute légèreté comme si le terrorisme n’avait jamais existé.

Je m'installe aussi et commence alors une scène étrange. Alors que toutes les polices de France recherchent un fou qui a tué des innocents, on est là lui et moi à revivre avec sourire des anecdotes au gout de bon vieux temps. Mais alors que les deux cadavres gisant sur la place au milieu des blessés me reviennent lentement à l’esprit, les petites images de nos souvenirs hilarants au quartier ne défilent plus que par-dessus un fond d'écran sanglant, tandis que le numéro de téléphone de la police clignote dans un coin de ma conscience.

Par moment, Ali me regarde de manière étrange. Entre deux sourires, une lueur froide passe dans ses yeux soudain sérieux. Comme s’il cherchait à savoir ce qu’il se passe dans les coulisses de cette pièce de théâtre que l’on improvise tous les deux. Comme s’il cherchait à savoir si je sais ou pas. Je m’échappe alors de ces malaises en allant chercher toute sorte de choses inutiles, comme des pistaches ou encore des olives dénoyautées. De temps à autre, je jette un coup d’oeil sur mon téléphone portable posé sur le bar de la cuisine américaine. Ce petit mobile en plastique est peut être en mesure de sauver des centaines de vies. Mais la moindre maladresse de ma part risque d’être déterminante dans l’écriture de l’histoire. Aussi, mes yeux évitent soigneusement l’issue de secours ainsi que tout mouvement nerveux en s’efforçant de déguiser mon affaissement sous le poids d’une responsabilité nationale en ebahissement devant le temps qui passe. Si les journaux disent vrai, alors cet ami revenu de l’enfance a de grandes chances d’être un monstre, un fou du diable parlant au nom de Dieu, un humain devenu inhumain, une saloperie à détruire.

Me traverse alors à l’esprit une autre idée. Et si je le neutralisais moi-même ? Si je lui cassais tout-de-suite sa petite gueule d’hypocrite qui fait mine de raviver notre complicité passée avant d’aller se laver les mains assassines dans mon lavabo avec ses cornes au dessus des oreilles ? Si je lui balançais tout de suite mon pied dans la face pour lui casser le nez avant de l’étrangler, juste le temps de lui faire perdre connaissance et d’appeler les flics…Ca serait très rapide. Outre le fait que j’aiderais la justice et les hommes, mon pays, ce seul acte donnerait un sens à ma vie toute entière. Ca serait surement la meilleure chose à faire. Et la plus simple.

Mais pas la plus facile... Alors qu’il me raconte que moi et la bande lui avons soi-disant trop manqué durant ses premières années en Angleterre, j’observe sa grosse doudoune et la suspecte de cacher quelques outils de mort.

Comme je suis stupide... Il est forcément armé. Et je ne sauverai personne en me faisant flinguer, là, tout de suite, et en m’écroulant comme un pauvre type sur mon propre tapis brodé , ou bien en me jetant sur lui et sa ceinture d’explosif qui nous enverrait danser et virevolter lui et moi avec le canapé, les voisins du dessus, du dessous et d’à côté, dans une valse rouge, pierre et chair brulée.

Ca me fait penser qu’il est l'heure de manger. Je fais donc ce que je ferais en temps normal si un ami venait me voir et qu’il était l’heure qu'il est.

Je choisis de faire cuire deux morceaux de poulet sur la poêle tout en préparant une salade, me demandant si cela pourrait être considérée plus tard comme une complicité.

Ali retire sa doudoune sous mes yeux attentifs tandis que je pose les plats sur la table. Son gros pull noir en guise de deuxième poupée russe, il prend place sur sa chaise. Je m'assieds face à lui. Il coupe un morceau de viande, et s'arrête un instant. Il me regarde sans rien dire. Il porte le poulet à sa bouche et l'engloutit. Il relève sa tête vers moi.

- Divorcé ?

- Hein ? Non, jamais marié.

Il acquiesce, avec un demi-sourire esquissé.

- Tu as eu le temps d’apprendre à cuisiner.

Je préfère ne pas relever, se cache surement sous ce compliment déguisé une attaque contre ma virilité. Je préfère me répondre à moi-même que ce dont je rêve à ce moment-là, c’est que lui se fasse cuisiner par la brigade anti-terroriste à grands coups de baffes et d’électrochocs pour faire tomber tout leur réseau de lâches.

Bizarre, il ne m'a posé aucune question sur la viande. Il continue à alimenter la discussion en anecdotes, et nous continuons à faire revivre toute la galerie des personnages qui ont décoré notre enfance.

(Ali a toujours eu certaines facilités de langage. Il sait tourner sa langue de Molière sept fois dans la bouche pour en faire jaillir la lumière sur des images qui touchent.)

Parce qu'en toute circonstance, ça reste plus fort que moi, je choisis ce moment-là pour creuser un peu le terreau de la vérité.

- Et Karim, tu te rappelles comme il a changé quand il a commencé à se laisser pousser la barbe et à arrêter de parler aux femmes ?

Un voile passe devant les yeux d'Ali, dont le sourire se mue en grimace.

- Ce guignol ?! Celui la, la seule chose qu’il sait faire dans une mosquée, c’est de voler les chaussures ! Ne salissons pas ce repas en évoquant des poussières.

Cette évocation d’un religieux de pacotille semble l’avoir piqué au cœur.

- Mais Ali, nous sommes tous des poussières…d’étoile.

Il arbore alors le genre de sourire qui n’éblouit pas le visage car il couvre un volcan.

- Les étoiles, le Big bang…écoute, Issam, si tu veux ensuite me servir du Darwin, je préfère passer directement au dessert.

En règle générale, les gens qui aiment s’écouter parler ne raffolent pas d’écouter les autres.

- Non, fréro, ressers toi plutôt en pommes de terre.

Pendant un instant, on n’entend plus que l’inox des couverts sur la céramique des assiettes. Je décide de repartir à l'assaut.

- Et dis moi, ca fait combien de temps que tu es rentré ?

Ses sourcils noirs et épais se froncent d’un coup, et me font penser qu’il vaut peut être mieux pour moi que je me calme un peu.

-Rentré ou ?

- Bah…En France.

- Je viens de rentrer, je t’ai dit. Je suis arrivé avant-hier.

Et ses yeux continuent à boxer les miens, comme pour scruter la réceptivité de l’auditoire. Je m’efforce de mimer au mieux la neutralité, comme on apprend a le faire durant l'enfance. Sur un ton léger et indifférent, il me pose calmement la question :

- Et toi, Issam, depuis quand tu es revenu dans ce bled à la con ?

La phrase me transperce la colonne vertébrale tel un poignard de glace. S’ensuit un silence durant lequel elle résonne en écho dans ma tête affolée. Je sais à ce moment-là que ma digestion n’aura pas lieu. J’ai une envie folle de courir aux toilettes pour y évacuer mon stress. Je sais également que l’ascenseur vient de monter de 15 étages, et qu’il a ouvert ses portes. Ali vient de commencer à faire tomber le masque, et ses yeux noirs cherchent maintenant à voir si je vais faire tomber le mien.

- Tu y vas un peu fort, mec. Il y a pire ailleurs.

Ses mâchoires serrées laissent passer quelques flammes.

- Pire que de nous apprendre que les Gaullois sont nos ancêtres et de nous traiter toute notre vie comme des bougnoules ?!

La haine veut frapper sur la table, mais cette tournure me fait redouter l’explosion d’une vérité trop violente.

- J’ai oublié nos vieux cours d’histoire, tu sais…mais c’est vrai, c’était toujours toi le premier de la classe, cette fuite me permettant de chercher à nouveau une complicité pour détendre la discussion et baisser mon rythme cardiaque.

Ses mâchoires ne se desserrent pas. Rien n’a dévissé la vis.

- Issam, ne me joues pas le rôle du mec bien intégré. Tu t'es toujours fait appeler Marc, mais moi, tu me la fais pas. A propos, faudra que tu m'expliques pourquoi tu as quitté ce si beau pays pendant huit ans. Sans y remettre les pieds une seule fois. Beaucoup de gens pourraient d'ailleurs se demander ce que t’as bien pu faire à l’étranger. Au fait, tu étais où ?

L'enfoiré...

- Et pour quelle raison es tu revenu en France depuis six mois ? Hein ? Pour quoi faire ?

Dites moi comment cette saloperie de connard peut être au courant de ça !

- Qui t’a raconté ça ?

Il desserre alors ses mâchoires pour glisser entre elles quelques morceaux de patate que j’aurais volonté empoisonner au préalable si j’avais eu un produit adéquat en cuisine. Il se coupe ensuite tranquillement un morceau de poulet pané pour le tremper dans la sauce barbecue et le faire succéder a la pomme de terre. Il mâche machinalement en me regardant, puis saisit un petit morceau de pain.

- Chaque chose en son temps.

Ses piques m'ont chauffé l'esprit.

- Ok, tu n’as pas trouvé de boulot ici. mais tu as été formé ici. C’est l’école publique qui t’a permis d’aller à la fac et d’en ressortir avec de jolies lunettes sur une tête bien remplie. Et c'est grâce à ça qu' en Angleterre, tu t’es vendue sur le marché et tu as pu réussir une carrière. Alors pourquoi tu es revenu dans cette France si tu la détestes autant ?

- Tu te rappelles l’autre con qui nous a dit : la France, tu l’aimes ou tu la quittes ? He bien on lui a plutôt bien répondu toi et moi. On l’a quittée comme on quitte sa femme le jour ou on se rend compte que c’est une pute. Qu’elle nous trompe depuis le voyage de noce. Pourquoi on est revenu après toutes ces années ? Alors que nos voisins d'enfance se sont tous fait éjecter ? Est-ce que la bonne question, ca serait pas plutôt : comment on a fait pour revenir, toi et moi ?

J'encaisse et j'avale ma salive.

* Quant a la raison, je n'en vois que deux possible : ou bien pour se venger, ou bien pour faire la paix. Je vais te donner ma réponse , mais d’abord, à toi l’honneur.

Je commence enfin à comprendre. Depuis le début, Ali prépare le terrain. Il va bientôt me révéler ce que je sais déjà, ce que tout le monde sait. Ce qu’il sait très bien que je sais. Mais il veut mettre les pieds sur le terrain de la vérité aux cotés d’un partenaire convaincu. Pas d’un hypocrite apeuré feintant la connivence en attendant la première occasion pour le balancer. Avant de faire complètement tomber son masque, il veut d’abord faire tomber le mien, et voir que j’ai le même visage que lui. Ou du moins il aimerait que ça y ressemble, car si je vais être amené à partager je ne sais combien de jours avec ce metteur en scène, à force de faire semblant de partager ses idées, je finirai par devenir un peu le personnage, et la trahison d’un ami d’enfance serait encore plus dure à assumer si elle s’ajoutait à la trahison de mes nouvelles convictions avouées, cela lui permettant au final de faire de moi un otage plus coopérant.

Je saisis mon verre d’eau pour en boire quelques gorgées, et repose le verre sur la table.

* Moi, je suis parti car j'avais besoin de me déconnecter. J'aspirais a un autre rythme dans un autre monde. Troquer la routine pour une vraie vie. Faire partie a nouveau de la nature. Plus de mobile, plus d' ordinateur, plus de télé, plus d internet, plus de mode, plus de métro, plus de ville,, plus de rue…
* T es parti a la campagne ?
* Encore plus loin.

Il me regarde si sérieusement qu'on dirait qu’ il prête une grande attention a mes paroles.

- je n'ai pris avec moi ni montre ni bracelet connecté, ni mobile ni portable, et labas, il n'y avait aucune connexion internet hormis les satellites de google bien sur.

- donc, si tu ne t'es jamais.connecté labas, personne n'a pu savoir ou tu étais.

- Je ne me cachais pas. Je n'avais aucune raison de me cacher. C est plutôt ce monde-là que je voulais me cacher. Disons que me suis ressourcé, régénéré.

- T'es parti au bled ? ( comme si pas.dd tel la bas,, changer l ordre des questions reponses, regenere et bled avant connexion cache et pas fait chier tt ce temps ?)

Mon hochement lui répond par la négative.

- Au temple de Shaolin ?

Mon sourire en fait de même.

-Et…tu t'es pas fait chier tout ce temps ?

- J'étais pas tout seul.

Il sourit en me voyant sourire.

-Le bonheur et l’eau fraiche ?

-Oui. C'est là-bas que j'étais. On nous a fait oublier ce que c'était que la vraie vie.

-C'est vrai…on nous a enfouis dans un monde de gadgets dans lequel on perd notre temps à tout faire pour jouer avec.

-Et ou on finit par devenir nous même des gadgets.

Ses yeux me mettent une petite claque.

- Comme quoi, faut pas écouter tout ce qu’on raconte…

Je fais comme si je n'avais pas vu cette déclaration d'innocence, ou cette perche m'invitant peut être a sortir de la manipulation oppressante pour le rejoindre dans une violence de rébellion. Je bois deux gorgées d'eau tandis qu’il ne me lâche pas du regard.

- Alors pourquoi tu es en es revenu, de ton paradis perdu ?

- Parce que toutes les histoires ont une fin.

Au moment de quitter la table, il ne m'aide même pas à débarrasser. Il a perdu ses bonnes manières en fréquentant les terroristes. A moins qu'il profite déjà de la supériorité que confère le statut de ravisseur, même si ce n'est pas encore officiel.

J’ai soigneusement évité de jeter un œil vers la télé éteinte durant tout le dîner.

Je lui indique a sa demande ou se trouve la salle de bains, regrettant de l'aider a laver ses mains assassines.

Sa tete disparait de la piece.

Je jette.un œil vers mon mobile. Vite ! Vers la fenêtre. Vers la porte d'entrée.

* C est pas une bonne idée !

Je me retourne brusquement. Je ne vois personne.

* De quoi ?

Si je prends mon mobile, il va remarquer son absence sur le comptoir de la cuisine.

Je me retiens de sursauter alors qu’il réapparait déjà.

* C est pas une bonne idée, ton armoire dans la salle de bain.

Je te la foutrais sur la gueule, l'armoire...

* Oui, je sais. C est provisoire, je viens de l acheter.

Il s'assied tranquillement dans le canapé.

* Tu bosses dans quoi ?
* L'informatique.

Il acquiesce sérieusement et continue a me regarder, comme s’il attendait à ce que je lui retourne la question, ce que je me refuse de faire pour éviter que le type s'excite.

De toutes façons, les vraies questions que je me pose ne trouveraient qu’une réponse violente.  
Est-ce qu' il va tenter de joindre d autres types de sa cellule? Est-ce qu'il en reste encore...Comment ces sauvages sont ils capables de s organiser? Croient ils vraiment que Dieu peut cautionner le terrorisme ? Quel type de directives se cachent derrières leurs agissements, qui peut bien leur fournir leur nerf de la guerre?  
quel est son plan? Est il capable de realiser l'horreur de ce qu'il a commis, et de se repentir ?

De fournir a la police tous les renseignements utiles qu'il pourrait..  
je l ai vu tripatouiller son portable tout a l heure. c est forcément un toc. quel genre de message texto un terroriste peut il bien envoyer a 1 heure du matin? l idee qu il le fasse de chez moi me donne envie de vomir sur le cadavre dans lequel je l aurais transformé.   
Est il vraiment  1 heure? ou bien 2? j'ai perdu la notion du temps. je suis fatigué de vivre. j aimerais le voir mourir, là, et giser aur mon tapis avec lequel son sang se marierait si bien.   
Comment l'envoyer en enfer, et lui offrir la désillusion d un sale type qui au lieu d etre accueilli par soixante-dix vierges se ferait dépuceler soixante-dix fois?  
faisons un point.  
dans la cuisine américaine, un grand couteau m appelle depuis l obscurité du tiroir du haut, et me promet de nous délivrer le pays et moi de cette raclure.  
Mais chacun de mes gestes est épié. Et ce déplacement vers la cuisine.a une heure ou il n y a plus rien a debarrasser sur la table sera des plus surveillés, déclenchant surement le mouvement de sa main droite vers une crosse planquée sous sa ceinture explosive. Un seul faux pas, une seule erreur de ma part, et mon sort s arrêtera la. En une fraction de seconde.

Au bord du précipice, je dois acquérir l agilité d un funambule.   
Dans les cas d'urgence, il faut toujours choisir la simplicité.

Un mouvement simple justifié par une situation des plus anodines, une attitude des plus insoupçonnables. Si je passais simplement derrière lui en débitant des banalités sur un ton léger et que je l étranglais de toutes mes forces. Je plaquerais ma tête contre sa nuque et ne lâcherais pas prise pendant une, deux minutes entières. Ses deux carotides bloquées empêchant le sang d irriguer son cerveau, il s écroulerait dans les pommes. A ce moment la , j appellerai la police. Ou bien je continuerai de l etrangler, et j oterai la vie a cet ami d enfance devenu ennemi de la vie.  
- A quoi tu penses? me foudroie t il de ses yeux inquisiteurs.  
- Hein? Pour gagner du temps. Oh, rien, juste au rendez vous que j ai pris pour demain matin.  
- rendez vous avec qui?  
- chez le dentiste.  
- Ah ouais? Qu est ce que t'as?  
- Je dois me faire une couronne.  
- Changement de programme.  
- Comment ça?  
- Demain, mon ami, tu as rendez vous avec ton destin.

Je m’assieds pour encaisser.

* Non, tout ce que je sais, c'est que demain je vais faire ma couronne.

Ali se lève d'un bond.

* Demain, on t'en poseras une sur la tête.

Je n'avais jamais saisi autant le caractère perfide, voire morbide, de l'ironie.

Il se met à faire les cent pas et saisit mon téléphone portable au passage. Mon estomac se serre tandis qu'il l'inspecte.

* Je croyais que ça payait, l’informatique…

Je ne relève rien d'autre que mes yeux vers ce fumier que j'aimerais carboniser, mais lui continue a arpenter mon salon en tournant autour de la table et du sujet.

* C'est marrant, on a presque le même modèle toi et moi…

Il range mon portable dans sa poche et sort le sien, puis l l'ouvre et insère une puce dedans.

Ses yeux contrôlent ma position assise pendant qu'il lance un appel.

J'entends des sonneries.

Allo....Oui, c'est moi.

Je ne parviens pas a distinguer les mots que la voix crie a l autre bout du fil.

Ferme la ! Je viens demain.

Les cris se font plus aigus. Et j' ai de plus en plus mal au ventre.

Hein ? J'en ai rien a foutre. Démerde toi, je viens demain. Et je ne serai pas tout seul.

Ali raccroche et range son portable dans la même poche que celle ou il a enfoui le mien.

* Allez, c'est l'heure de dormir. On a une journée chargée demain.

\*\*\*